Traduire la Bible au XIX^e siècle. Pour quoi ? Pour qui ?

Les traductions de Samuel Cahen et du rabbinat

Danielle Delmaire

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/tsafon/1796>

DOI : 10.4000/tsafon.1796

ISSN : 2609-6420

Éditeur

Association Jean-Marie Delmaire

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2019

Pagination : 65-76

ISSN : 1149-6630

Référence électronique

Danielle Delmaire, « Traduire la Bible au XIX^e siècle. Pour quoi ? Pour qui ? », *Tsafon* [En ligne], 77 | 2019, mis en ligne le 12 septembre 2019, consulté le 25 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/tsafon/1796> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tsafon.1796>

Traduire la Bible au XIX^e siècle. Pour quoi ? Pour qui ?

Les traductions de Samuel Cahen et du rabbinat

Danielle Delmaire*

Au XIX^e siècle, parurent deux traductions complètes du texte massorétique de l'hébreu vers le français, par des juifs de France. Ce même XIX^e siècle connut d'autres traductions, mais partielles, faites par des juifs et des traductions, complètes, réalisées par des chrétiens qui tenaient compte du texte de la Septante¹. Les deux traductions complètes furent l'œuvre, d'une part, de Samuel Cahen durant la première moitié du XIX^e siècle et, d'autre part, d'un groupe de rabbins rassemblés autour du grand rabbin Zadoc Kahn, dans la dernière décennie du XIX^e siècle. Ces deux traductions furent-elles complémentaires ou concurrentes et pourquoi la seconde se révéla nécessaire alors que la première avait connu un certain succès ?

* Université de Lille SHS.

¹ Cette étude continue, et complète donc, des travaux antérieurs : « Les juifs et la traduction de la Bible en France au 19^e siècle », dans D. Delmaire et G. Gobillot (sous la dir. de), *Exégèse et critique des textes sacrés, Judaïsme, Christianisme, Islam, hier et aujourd'hui*, Paris, Geuthner, 2007, p. 75-95, (actes des journées d'étude 9-10 novembre 2003, université de Lille 3 et 10-11 mars 2005, université de Lyon 3) et « Les traductions de la Bible au XIX^e siècle et la Bible du rabbinat », dans J-C. Kuperminc et J-P. Chaumont, *Zadoc Kahn, un grand rabbin entre culture juive, affaire Dreyfus et laïcité*, Paris et Tel-Aviv, éd. de l'Éclat, 2007, p. 89-109, (actes du colloque organisé par Le Centre Français des Archives Juives et le Centre d'Histoire des archives Nationales, décembre 2005).

En cherchant à comprendre pour quoi et pour qui ces traductions furent entreprises, des réponses peuvent être apportées à ces questions.

Rappel sur les deux traductions

Les deux traductions sortirent au fil de longues années.

- Très longues pour Samuel Cahen (Metz 1796 – Paris 1862) : 18 volumes sortirent entre 1831 (t. 1 Genèse) et 1851 (t. 15 Job). La parution ne suivait pas l'ordre des livres, ainsi le t. 18 (Chroniques) parut en 1839, le t. 17 (Daniel, Ezra, Néhémie) en 1843 la même année que le t. 12 (Douze petits prophètes) et le t. 16 (Les cinq *Meguilot*) en 1848 avant Job. Chaque année, durant la double décennie que dura la publication, vit la parution d'un tome sauf les années 1837, 1842 et surtout 1844-1845 qui précédèrent la sortie des Psaumes (t. 13) en 1846. On peut penser que certains livres imposèrent au traducteur un travail plus difficile et long. Enfin en 1848-1850, Samuel Cahen ne fit rien paraître mais les événements politiques avaient ralenti son travail, c'est la raison qu'il invoqua dans l'introduction au livre de Job, sorti en 1851. De plus, il ne se contenta pas de traduire. En effet, chaque tome contenait une introduction, des notes en bas de pages, des remarques voire, en fin de volume, des études confiées à des spécialistes.

Ajoutons que durant la décennie 1840, Samuel Cahen fut absorbé par la création (en 1840) et la direction d'un mensuel, *Les Archives Israélites*, et qu'il assumait également un enseignement en tant que directeur de l'école israélite de Paris. À ce titre, il produisit dans les années 1820 des ouvrages de lecture et de vocabulaire de l'hébreu : *Cours de Lecture Hébraïque*, suivi de plusieurs prières avec une traduction interlinéaire et un petit vocabulaire hébreu-français (Metz, 1824), un *Précis d'instruction religieuse* (Metz, 1829) et une traduction de la *Haggadah de Pâque* (Paris 1831-1832).

- La traduction de la Bible du rabbinat occupa moins de temps. Elle parut en deux volumes : le premier en août 1899, en pleine affaire Dreyfus, lors du premier procès de Rennes, et le second en juin 1906, très peu de temps avant la réhabilitation de Dreyfus en juillet 1906 et juste après l'année 1905 qui connut les remous politiques aboutissant à la loi de séparation des Églises et de l'État.

Mais l'élaboration du projet s'étala sur de longues années. Le premier projet remonte à 1869. Il est exposé par Benjamin Lipman, grand rabbin de Metz, dans la lettre qu'il écrivit, le 20 avril 1869, au nouveau

grand rabbin du Consistoire central : « Je propose donc à tous nos collègues de publier en commun, sous couvert du Rabbinat français, en excluant toute signature individuelle, les livres nécessaires à la régénération religieuse de nos frères »². Les événements de 1870-1871 retardèrent d'autant plus le projet que Benjamin Lipman quitta Metz pour opter en faveur de la France et qu'il fut installé grand rabbin à Lille, en 1872, où un nouveau poste avait été créé pour lui. Le projet fut donc repris plus tard, en 1877, par le grand rabbin Isidor mais ce n'est qu'en 1895 que le grand rabbin Zadoc Kahn parvint à réunir autour de lui un groupe de collègues pour mener collectivement une nouvelle traduction complète du texte massorétique.

La différence de temps, nécessaire pour réaliser ces traductions, s'explique aisément : une vingtaine d'années pour Samuel Cahen qui travaillait seul, parfois aidé par quelques savants mais ceux-ci étaient sollicités pour faire une exégèse du texte et non pour le traduire, contre une dizaine d'années pour plusieurs rabbins réunis sous la houlette du grand rabbin Zadoc Kahn et qui n'ajoutèrent aucun commentaire ni aucune note. La différence entre les deux traductions réside aussi dans la postérité de chacune d'elles. Celle de Samuel Cahen connut un certain succès durant la vingtaine d'années pendant lesquelles s'étala sa sortie mais, malgré l'immense effort fourni par son auteur, elle finit rapidement aux oubliettes puisque dès la fin des années 1860, soit à peine 20 ans après la sortie du dernier tome, le grand rabbin Lipman souhaitait une nouvelle traduction. En revanche, la Bible dite, désormais et depuis plus d'un siècle, du rabbinat (sans nom d'auteur ni même collectif) connut de multiples rééditions, voire des éditions bilingues et les juifs de France, ainsi que des chrétiens d'ailleurs, l'utilisent toujours.

Comment expliquer cette différence dans la postérité ? Le contexte du judaïsme en France au XIX^e siècle peut fournir quelques réponses.

Pour quoi traduire la Bible ?

La traduction de Samuel Cahen sortit tout le long (ou presque) de la Monarchie de Juillet, monarchie libérale qui paracheva l'œuvre d'émancipation des juifs commencée sous la Révolution. Les derniers

² Armand Lipman (commandant), le fils du grand rabbin Benjamin Lipman, *Un grand rabbin français, Benjamin Lipman (1819-1886), biographie, sermons, allocutions, lettres pastorales, lettres, notes*, Paris, Libr. Durlacher et Lipschutz, 1923, p. 230. Ce recueil de documents, précédés d'une courte biographie, est un hommage filial de la part d'A. Lipman.

actes qui placèrent le judaïsme au même plan que les autres religions furent la fin du serment *more judaico* (ou serment spécifique aux juifs que ceux-ci devaient prononcer lors des actions en justice)³ et le versement d'un salaire aux rabbins et ministres officiants⁴. En outre, le judaïsme commença à avoir pignon sur rue avec la construction des premières grandes synagogues à Paris et aussi en province (Bordeaux 1812, Paris rue de Nazareth 1822, Aix-en-Provence 1840, Libourne 1847, Paris Lamartine 1851 et Nazareth 2 en 1852)⁵ et en 1829 un séminaire ouvrit à Metz, ville natale de Samuel Cahen, afin de former le corps rabbinique du royaume. Enfin, la loi Guizot de 1833 autorisait les municipalités à aider les petites écoles juives qui furent de plus en plus nombreuses. Ce fut sous la Monarchie de Juillet, donc, que le système consistorial, mis en place une vingtaine d'années auparavant par Napoléon, se consolida et prit toute son autorité dans les communautés et ses représentants devinrent des partenaires écoutés par les instances administratives du Royaume. On comprend aisément que les élites juives se montrèrent favorables à la monarchie libérale du roi des Français, Louis-Philippe.

Ce fut aussi la période de l'entrée effective des juifs dans la Nation et l'émergence d'une élite bourgeoise juive qui aspirait, et parvenait, à traiter d'égal à égal avec ses concitoyens. Toutefois, la situation économique et sociale élevée d'une minorité de familles juives (Rothschild, Péreire, Crémieux etc.) ne doit pas masquer une réalité plus prosaïque et étriquée pour l'immense majorité des juifs en France. Mais une classe moyenne d'artisans et de professions libérales se développait et ambitionnait de s'intégrer totalement dans la société française, leur religion devenant une affaire privée excluant toute manifestation publique. Il n'empêche que se fondre dans la société pouvait encore générer des incidents motivés par l'antisémitisme⁶. Parallèlement,

³ En 1827, sous la Restauration, le jeune avocat Adolphe Crémieux obtint l'autorisation de ne pas prononcer ce serment mais ce n'est qu'en 1846 que ce serment fut aboli, grâce aux actions persévérantes de Crémieux.

⁴ Le 8 février 1831, une loi permit d'allouer une certaine somme aux consistoires pour payer les rabbins.

⁵ Dominique Jarrassé, *Une histoire des synagogues françaises, entre Occident et Orient*, Paris, Actes Sud, 1997, tableau p. 405-407.

⁶ Le fils même de Samuel Cahen, Isidore Cahen, quoique agrégé de l'université fut empêché de rejoindre son poste dans un lycée par l'évêque de la région, parce que juif. Ce fut l'origine de sa carrière journalistique, notamment aux *Archives Israélites* mensuel fondé par son père, qu'il préféra à une carrière universitaire qui pourtant s'ouvrait à lui mais semée d'embûches antisémites.

l'émancipation et l'intégration sociales s'accompagnèrent d'un éloignement de la religion ou, pour le moins, d'une adaptation des rites et des prescriptions religieuses à la modernité de l'époque. Commencèrent sous la Monarchie de Juillet, pour se poursuivre ensuite sous les régimes suivants, les débats sur le culte le dimanche au lieu du samedi, sur la prédication en français, sur l'introduction de chants et de musique durant les offices. Bref ces changements pouvaient être sentis comme un laxisme pour les partisans d'une religion plus rigoureuse et traditionnelle.

Par ailleurs, c'était aussi l'époque du début de la pénétration, en France, d'un judaïsme libéral, apparu en Allemagne, qui s'accommodait de la critique exégétique du texte biblique, avec une distanciation toute scientifique excluant ce que certains nommaient déjà superstition. Samuel Cahen se plaçait dans ce courant général de libéralisme religieux et de lecture scientifique du texte biblique. Pour lui, il fallait donc traduire la Bible pour participer à ce courant.

Il faut remarquer encore que cette transformation du judaïsme débutait dans un contexte de renouveau général des religions : c'était l'époque du premier Réveil chez les protestants et une réaction religieuse libérale après des années d'athéisme, ou de déisme, pendant la Révolution, et de surveillance étroite sous l'Empire. La Monarchie de Juillet connut les premiers remous au sein du clergé catholique avec Lammenais (1782-1854), Lacordaire (1802-1861), ou encore Montalembert (1810-1870), qui réclamaient la liberté de conscience voire la séparation de l'Église catholique d'avec l'État. Parallèlement un vaste effort de rechristianisation animait les Églises à partir de 1830⁷.

En même temps encore, l'intégration des juifs dans la société française avait un revers de médaille : le grand attrait pour le christianisme et plus particulièrement le catholicisme. Des conversions retentissantes s'échelonnèrent durant tout le XIX^e siècle accompagnées parfois d'un prosélytisme de la part des convertis, néfaste pour les communautés juives dont les rabbins avaient la garde. Tel fut le cas des frères Ratisbonne (Théodore 1802-1884 et Alphonse 1814-1884), issus d'une célèbre famille juive strasbourgeoise, qui fondèrent, en 1843, la congrégation de Notre-Dame de Sion, dans le but avoué et proclamé d'amener les juifs à la « vraie religion » (c'est-à-dire catholique) et qui se fourvoyèrent dans des affaires de conversion d'enfants à l'insu des parents.

⁷ Gérard Cholvy, Yves-Marie Hilaire, *Histoire religieuse de la France contemporaine, 1800-1880*, tome 1, Toulouse, Privat, 1985, p. 314-316.

Une bonne trentaine d'années plus tard, dans les dernières décennies du XIX^e siècle, le contexte religieux et social avait quelque peu changé. La science du judaïsme avait progressé en France. Sous l'impulsion de quelques savants juifs comme les frères Darmesteter ou Derenbourg, Joseph Halévy ainsi que de quelques rabbins comme Israël Lévi, Isidore Loeb ou Zadoc Kahn fut fondée à Paris la *Revue des études juives*, émanation de la toute nouvelle Société des études juives, créée la même année. Elle voulait être (et était) une société savante pour faire progresser les connaissances en exégèse biblique juive, en histoire et culture des juifs. En même temps, l'intégration des juifs de classe moyenne (artisans, commerçants, professions libérales, fonctionnaires), de plus en plus nombreux, progressait également. Le développement de l'enseignement secondaire et surtout de l'enseignement primaire, avec les lois de Jules Ferry de 1880-1881 qui écartèrent aussi les congrégations catholiques de l'instruction des enfants et jeunes gens (jeunes filles aussi pour l'enseignement secondaire), permit une meilleure maîtrise de la lecture et de la connaissance qui n'appartenaient plus exclusivement au domaine de l'érudition et de la science en général. Enfin, les premières vagues d'immigration de juifs de l'Est (*Ostjuden*), plus religieux et plus pauvres, commençaient à transformer les structures sociales de quelques communautés.

Tous ces changements donnaient l'impression, à plusieurs rabbins, de vivre une mort lente du judaïsme français et les convainquaient de la nécessité de raviver les sentiments religieux de leurs coreligionnaires. La science du judaïsme ne suffisait pas pour entretenir la flamme religieuse, il fallait aussi et surtout aller vers le peuple et ranimer ses affinités religieuses. D'autant plus que ces sentiments se vivaient dans un contexte de laïcisation générale de la société avec les lois républicaines des années 1880 qui aboutirent à la séparation entre les Églises et l'État en 1905 et, plus particulièrement pour le judaïsme en France, à la création de l'Union libérale israélite, en 1907 soit un an après la sortie du second volume de la traduction du rabbinat.

Ainsi apparaissaient autant de raisons de placer la Bible au cœur de la religion et non plus de la science.

Pour qui traduire la Bible ?

Le but de Samuel Cahen était très clair : donner aux responsables de la communauté juive de France, et plus spécifiquement aux rabbins,

une connaissance solide du texte biblique en les mettant au fait des dernières connaissances scientifiques concernant l'Écriture. Ainsi, les rabbins nouvellement formés au séminaire de Metz créé en 1829 (puis transféré à Paris en 1859) et les responsables consistoriaux pourraient, d'une part, se mesurer à rang égal avec les responsables religieux chrétiens (catholiques et protestants) et, d'autre part, pénétrer la haute société érudite et curieuse de ces connaissances. Ceci paraissait à Samuel Cahen d'autant plus indispensable que, grâce à l'émancipation, de jeunes juifs français accédaient désormais à la culture profane en s'inscrivant dans les universités et en abordant des disciplines où la critique scientifique s'imposait.

À la différence de son *Cours de Lecture Hébraïque* et du *Précis d'instruction religieuse* qu'il publia juste avant de s'atteler à la traduction de la Bible, il voulait, avec cette traduction, offrir à l'élite juive une connaissance solide de la Bible et de sa critique. Les dédicaces qu'il étala dans les pages d'introduction de ses différents volumes sont explicites à cet égard. Le lectorat de sa traduction appartenait à cette élite juive française comme un Crémieux, membre du Consistoire central, un Furtado de Bordeaux, un Fromenthal Halévy qui appartenait à l'Opéra de Paris et débutait une brillante carrière de musicien, un Ratisbonne président du Consistoire israélite de Strasbourg, un Worms de Romilly, président du Consistoire de Paris, le rabbin Charleville, plusieurs membres de la famille Rothschild de Paris et même de Londres. Des institutions juives figuraient aussi parmi les acheteurs : l'école primaire israélite et le séminaire rabbinique de Metz ; le grand rabbin Marchand Ennery invita le Consistoire de la Seine à se procurer plusieurs exemplaires du tome 3.

Samuel Cahen parvint, en outre, à gagner un lectorat élargi à toute l'élite bourgeoise et instruite, non juive. Ainsi dès le t. 1, il dédiait sa traduction à « S. M. Louis Philippe 1^{er}, roi des Français » (p. de garde du vol 1). Plusieurs noms des membres de la famille royale s'alignèrent sur la liste de souscripteurs : le duc d'Orléans et le duc de Nemours (fils du roi), la princesse Adélaïde (sœur de Louis-Philippe), dans le vol. 2, les ducs d'Aumale et de Montpensier (fils du roi) aux vol. 7 et 8, le roi des Belges (gendre du roi Louis-Philippe) vol. 7, la duchesse d'Orléans et le roi de Hollande vol. 9 et 15. Les « bibliothèques particulières de Sa Majesté » figuraient également sur la liste des souscripteurs, vol. 3. En dehors de la famille royale, des savants s'inscrivirent parmi les souscripteurs comme Silvestre de Sacy, membre du Collège de France, et

son élève Reinaud du cabinet des manuscrits orientaux de la Bibliothèque du roi, Cuvier secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, des professeurs du Collège de France ou des universités ou encore de sociétés savantes, le bibliothécaire de la Bibliothèque Mazarine etc. Des membres éminents des Églises chrétiennes s'intéressèrent également à la traduction de Samuel Cahen : deux membres de la famille Monod dont l'un était président de l'Église réformée de Lyon, un évêque de l'Église anglicane, l'aumônier de la reine, des professeurs de facultés de théologie catholiques (Toulouse, Lyon) ou de séminaires catholiques (Versailles, Avignon, Strasbourg). Enfin des ministres, des députés, voire des maires se montrèrent acquéreurs de sa traduction ainsi que des membres de la presse (Mme Girardin) ou du monde des affaires (Fould).

Son lectorat s'étendit à l'étranger. Parmi les souscripteurs l'on pouvait lire encore les noms de savants européens : Creuzenach de Francfort, Oppenheim professeur d'hébreu à Cambridge, et des commandes provenaient de Livourne, de Trieste, d'Amsterdam, de Londres, de Varsovie, et au-delà de l'Europe d'Alger et même des Antilles. Notons en cette occasion, le rayonnement du français en Europe.

Sans doute à côté de ces souscripteurs dont les noms s'étaient ostensiblement en préface à divers tomes, à la grande fierté de Samuel Cahen, s'ajoutaient des anonymes moins connus et moins glorieux. Mais il est patent qu'en ces années où l'illettrisme était encore répandu en France, le lectorat de cette monumentale traduction se réduisait à une partie érudite de la société, une élite séduite par l'orientalisme romantique et aussi par la connaissance de la Terre sainte. Ce fut en cette première partie du XIX^e siècle que les écrivains romantiques voyagèrent au Proche-Orient et relatèrent leurs impressions de voyage (*Itinéraire de Paris à Jérusalem* de Chateaubriand, 1811, *Voyage en Orient* de Lamartine en 1832 et de Nerval en 1843).

Le but de Zadoc Kahn, et avant lui celui de Benjamin Lipman à l'origine de la traduction du rabbinat, était tout autre. Bien que lettrés (Zadoc Kahn faisait partie des fondateurs de la Société des études juives) et formés au séminaire israélite, les rabbins réunis autour du grand rabbin avaient d'autres soucis que la formation des élites. Dès sa lettre au grand rabbin Lazare Isidor, Benjamin Lipman manifestait un peu d'agacement face aux discussions des savants, qu'il jugeait sans doute stériles, alors que, pour la sauvegarde du judaïsme en France, l'urgence était ailleurs :

il se devait « d'éveiller et de nourrir le sentiment religieux dans les générations qui viennent »⁸. Il poursuivait :

Au lieu d'ouvrir les débats pour savoir quels פיוטים on conservera, lorsque les fidèles n'en peuvent comprendre aucun ; si l'on achèvera la תורה dans le cours d'une année ou de trois années, quand cette תורה (enseignement ! ! !) reste lettre close pour ceux devant qui elle est lue ; si l'on fera durer nos offices des fêtes trois heures ou trois heures et demi pour un certain public, qui n'assiste pas même avec recueillement à ceux de nos offices qui ne durent que vingt minutes ; au lieu de jeter, au moyen de ces innovations stériles, des brandons de discorde dans les communautés, où se formeraient bientôt des מנינים, soustraits à la direction rabbinique, mettons-nous résolument à l'Œuvre, pour travailler à l'éducation religieuse des nouvelles générations en leur préparant une nourriture spirituelle, qu'elles accepteront librement et avec reconnaissance, parce qu'elles seront convaincues qu'elle leur vient de pasteurs dévoués et animés du zèle le plus pur pour la religion.⁹

Et plus loin il s'alarmait :

Ce que nous avons à fournir tout d'abord à nos communautés, c'est une traduction, non dépourvue d'élégance, de la Bible. – Vraiment j'en rougis ! Je n'ose pas dire avec assurance à mes coreligionnaires : lisez la Bible. Ils ne comprennent pas l'hébreu, et je n'ai pas à leur offrir une traduction israélite, élégante, non hérissée des aspérités rebutantes de la science, et à bon marché... [Il proposait donc à tous ses collègues rabbins] ... de publier en commun, sous couvert du Rabbinat français, en excluant toute signature individuelle, les livres nécessaires à la régénération religieuse de nos frères.¹⁰

Tout est dit dans ces quelques lignes. À l'opposé de Samuel Cahen, Benjamin Lipman – puis Zadoc Kahn – souhaitait non pas instruire l'élite mais éduquer religieusement le peuple. L'émancipation avait régénéré, pensait-il, économiquement et socialement les juifs, la traduction de la Bible devait les régénérer religieusement. Et Benjamin Lipman en appelait à un effort collectif des rabbins pour encadrer leurs ouailles :

... nous devons donner au public une Bible qui soit, non l'œuvre d'un tel ou d'un tel, mais bien celle du Rabbinat français. De plus, il faut que notre livre puisse être offert toujours à très bas prix et très souvent gratuitement.¹¹

⁸ A Lipman (commandant), *Un grand rabbin français...*, *op. cit.*, p. 229. Dans cet ouvrage, A. Lipman publie aussi la correspondance de son père.

⁹ *Ibid.* p. 229-230.

¹⁰ *Ibid.* p. 230.

¹¹ *Ibid.* p. 238.

répondait-il, en 1877, au grand rabbin lorsque celui-ci reprit son projet initial, exposé en 1869.

Il s'agissait pour lui de contrer l'indifférence religieuse qui, en outre, suscitait parfois des désertions vers le christianisme. C'était une œuvre de prosélytisme, voire de militantisme, au sein même du judaïsme que cette traduction accomplissait puisque la Bible devait être distribuée et non vendue et que les traducteurs ne devaient pas être rémunérés pour cette tâche qui relevait de leur fonction pastorale de rabbin. Benjamin Lipman insistait sur la reconquête des cœurs grâce à la diffusion d'une Bible. Il était un pasteur avant d'être un érudit en judaïsme et il était soucieux de guider la communauté qui l'avait élu. À Metz, lors de la guerre de 1870, il s'était exposé pour protéger les juifs et particulièrement quelques familles originaires de Pologne, menacées d'expulsion. À Lille, il fut un rabbin très apprécié de sa communauté, il insista auprès des autorités de l'Instruction publique pour introduire une aumônerie juive dans les lycées de la ville, il s'impliqua auprès des plus démunis notamment les jeunes délinquants juifs incarcérés dans la colonie agricole Saint-Bernard, annexe de la prison de Loos dans la banlieue de Lille¹².

L'on comprend alors que les traductions soient si différentes et que la postérité la plus solide revint à la traduction du rabinat, destinée à tous. En effet, elle fut d'un abord plus aisé, même si le français est parfois recherché et châtié. Les traducteurs étaient des rabbins et non des scientifiques. « Je souhaite que notre traduction ne contienne ni parenthèses explicatives, ni mots en italiques. Le texte sacré perd de son prestige, quand il est hérissé de ces accidents, qui sentent l'école... »¹³, exigeait encore Benjamin Lipman, alors que chaque tome de la traduction de Samuel Cahen est alourdi par de nombreuses pages introductives qui sont parfois de véritables études exégétiques tenant compte des dernières découvertes historiques, géographiques et archéologiques pour expliquer des phénomènes extraordinaires rapportés dans la Bible. Samuel Cahen, quant à lui, se targuait de mettre en pratique la méthode exégétique rationaliste qui avait cours dans certaines communautés et écoles d'Allemagne. Dès le premier volume, il affirmait préférer la « méthode critique ou rationnelle » à la « méthode dogmatique » et il avertissait qu'il ajouterait des « notes philologiques,

¹² *Ibid.* p. 5-25 pour les familles polonaises et p. 419-457 pour la colonie Saint-Bernard.

¹³ *Ibid.* p. 239.

géographiques et littéraires »¹⁴. Dans le tome 2, il expliquait : « Notre but est de répandre le goût des études bibliques et de rallumer le flambeau de la critique rationnelle que faisait briller avec tant d'éclat dans notre pays les Leclerc, les Richard Simon »¹⁵. Il revendiquait une désacralisation de la lecture de la Bible :

Il s'agit alors d'appliquer à la littérature sacrée les mêmes moyens de recherche, le même esprit d'examen qui ont fait faire tant de progrès à la science des antiquités profanes. La philologie et l'archéologie orientales, les connaissances ethnographiques, puisées dans les écrits anciens des voyageurs modernes ; telles sont les ressources dont il faut être muni pour explorer avec fruit les livres des Hébreux.¹⁶

Et dans l'introduction au livre de Daniel (t. 17, 1843), il notait : « Il est remarquable qu'un livre qu'on croit écrit de l'exil de Babylone contienne tant de mots grecs ».

Cette méthode rationnelle, il l'avait acquise lors de ses études en Allemagne ; aussi se référait-il fréquemment aux partisans de la réforme qu'il admirait, à commencer par le fondateur de la science du judaïsme, Léopold Zunz dont l'érudition l'émerveillait¹⁷. Il livra, sur environ 80 pages, une traduction d'un de ses ouvrages : *Exposition historique de la prédication et des lectures liturgiques chez les Juifs* (t. 11 Ezékiel, 1841). Il citait aussi volontiers quelques savants français comme Joseph Salvador mais son collaborateur le plus fidèle était Salomon Munk, orientaliste formé en Allemagne et qui devint responsable du catalogue des manuscrits sémitiques à la Bibliothèque Nationale¹⁸. Cet aréopage de savants ne ressemblait en rien au groupe de rabbins, pourtant érudits, qui travaillaient autour du grand rabbin Zadoc Kahn.

Conclusion

Samuel Cahen souhaitait diffuser une foi raisonnée et raisonnable. Il traduisit donc la Bible pour une élite savante, juive et non juive qu'il

¹⁴ Sous le titre dans la page de garde, t. 1.

¹⁵ p. VII de l'introduction au t. 2.

¹⁶ p. XV de l'introduction au t. 1.

¹⁷ Il cite, dans l'introduction au t. 8, Rois I et II, 1836, sa *Dissertation exégétique sur le culte judaïque* parue en 1832.

¹⁸ *Jewish Encyclopedia*. Cf. également Paul B. Fenton, La Cabale et l'Académie : l'étude historique de l'ésotérisme juif en France, dans *La religion comme science, Pardès*, n° 19-20, 1994, p. 216-238 et surtout Perrine Simon-Nahum, *La cité investie*, Paris, Cerf, 1991, principalement p. 48-62.

voulait informer des dernières recherches en matière biblique. Benjamin Lipman et l'équipe de Zadoc Kahn traduisirent le texte biblique pour ranimer la flamme religieuse du peuple juif, en France. Et depuis, malgré diverses traductions de la part d'écrivains juifs au XX^e siècle, la Bible du rabbinat demeure la référence pour toute étude ou simple lecture du texte massorétique, en milieu juif et aussi en milieu chrétien.

Dans leur positionnement respectif, ces traducteurs ont suivi l'évolution de la société : Samuel Cahen livra une connaissance et une érudition partagées par une élite restreinte dans première moitié du XIX^e siècle, attirée par la science (positivisme). Benjamin Lipman et, après lui, Zadoc Kahn répondirent aux nouveaux besoins de la démocratisation de la connaissance, dans le souci d'entretenir les sentiments religieux plutôt que la science religieuse.

Toutefois Zadoc Kahn représente aussi ces deux courants par son implication dans la Société des études juives.